

Bruce Miller
The Handmaid's Tale - la Servante écarlate
2018



♀♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles

THE HANDMAID'S TALE

APR 25 **hulu**

Juliet Monnain



The Handmaid's Tale, renommée en France *The Handmaid's Tale : la Servante écarlate*, est une série américaine créée par Bruce Miller. Elle est diffusée sur la plateforme de vidéo à la demande Hulu depuis 2017 et en France sur la chaîne OCS Max. La saison 1 est basée sur l'ouvrage éponyme de Margaret Atwood, publié en 1985. Les deux saisons de la série ont été quasi-universellement saluées par la critique, en France et outre-Atlantique. Le *New-York magazine*, notamment, affirme que la saison 2 « montre encore plus le danger de rester passif face à l'extrémisme. Et cela tombe au moment où certains Américains semblent peut-être déjà résignés devant ce qu'est en train de devenir le pays sous Trump [...] ». La série est vue comme une puissante métaphore de la société occidentale contemporaine, ou de ce qu'elle pourrait devenir si nous ne « faisons pas plus attention ». On y lit volontiers la critique d'une Amérique trumpienne conservatrice. Elle a été par ailleurs unanimement reconnue comme une série féministe.

Cet article ne traitera pas de la saison 1, basée comme on l'a dit sur l'ouvrage (très bon) d'Atwood, mais uniquement de la saison 2, sortie cette année. Si les lieux et les personnages ne changent pas, les *showrunners* s'éloignent de la trame originelle écrite par Atwood et la série devient perméable à un certain nombre de tropes misogynes. Ce sont ces aspects que je vais tâcher d'analyser dans cet article.

SYNOPSIS

Dans un futur très proche, le taux de fécondité a baissé drastiquement, rendant les naissances extrêmement rares. Une secte protestante nataliste, les Fils de Jacob, en profite pour prendre le pouvoir aux Etats-Unis et fonder la République de Gilead. Les femmes sont déchues de leur citoyenneté et divisées en trois castes – les Epouses, mariées à des hauts dignitaires politiques, les Marthas, chargées d'entretenir la maison, et les Servantes, qui sont les dernières femmes fertiles. Réduites en esclavage, elles sont placées au service d'hommes importants de la République, violées tous les mois au cours de la "Cérémonie", et chargées de porter leurs enfants. Une quatrième catégorie existe, celle des *Unwomen*, des femmes exclues de la société pour les fautes qu'elles ont commises et internées dans des camps de concentration radioactifs. La série suit le personnage de la Servante June, renommée Defred, au service du Commandant Waterford et de sa femme Serena Joy.

UNE SÉRIE QUI PROMET L'INDIVIDUALISME

On remarque d'abord que la saison 2, contrairement à la première saison, ne montre jamais les femmes se réunir et constituer un groupe, quel qu'il soit. Cette idée s'articule de deux manières, à la fois distinctes et complémentaires : premièrement, les relations entre femmes d'une même caste – Servantes, Epouses ou Marthas – ne sont pas développées. Aucune relation d'amitié ou relation amoureuse entre Servantes n'est montrée à l'écran, alors que les possibilités relationnelles sont multiples. Les apports relationnels du féminisme sont donc totalement passés sous silence : l'entraide, l'affection, le respect ou l'amour entre femmes sont complètement absents. L'amitié entre June et Janine – une autre servante – par exemple, ne dépasse jamais le stade de la compassion. Si June ressent de la pitié pour Janine et tente de l'aider à plusieurs reprises, les conséquences de cette compassion ne sont pas développées dans l'intrigue. La relation entre June et Emily, pourtant complexe et enrichissante, n'est jamais développée plus avant non plus. Les relations les plus développées, celles auxquelles on donne le plus d'importance, sont les relations amoureuses hétérosexuelles – comme la relation entre June et Nick. Pour une série féministe, il est donc assez paradoxal que *The Handmaid's Tale* ne montre aucune relation forte entre femmes, qui plus est entre femmes d'une

même classe liées par des intérêts et un but communs. Le principal “vecteur de bonheur” de June n’est donc pas les amitiés qu’elle entretiendrait avec des femmes comme elles, mais sa relation amoureuse avec un homme (Nick), qui plus est au service du régime qui l’a réduite en esclavage. Chaque épisode ou presque est une occasion de développer leur relation (par ailleurs très peu intéressante) ou les sentiments qu’ils ont l’un pour l’autre. En douze épisodes, jamais June ne donne d’amour, de compréhension ou d’estime à une femme de sa caste. Pourtant, elle déclare son amour à Nick une bonne demi-douzaine de fois.



Nick, le grand protecteur

L’autre pendant de ce mépris sexiste des relations entre femmes est l’absence totale chez les Servantes d’une quelconque conscience de classe. La saison 1 montrait quelques moments intéressants – comme dans l’épisode final *Night* où les Servantes s’opposent collectivement et pacifiquement à l’exécution de leur amie Janine. June dit même, à la fin du même épisode, que les Servantes « forment une armée » (*It’s their own fault. They should have never given us uniforms if they didn’t want us to be an army*). L’émergence de cette conscience de classe conclut brillamment la saison 1, et la spectatrice attend évidemment une saison 2 plus centrée encore sur la lutte collective, sur la résistance commune des Servantes au régime de Gilead. Malheureusement, il n’en est rien. Dans la saison 2, aucune tentative de résistance collective n’est montrée à l’écran, et ce qui était amorcé dans la saison 1 ne trouve aucun écho. On nous dit bien que les femmes doivent s’unir, mais cette affirmation n’a aucune portée réelle sur l’intrigue. Un fossé se creuse entre ce que la série affirme et ce qu’elle montre : des femmes seules, qui ne peuvent s’en sortir que seules.



Une armée, vraiment ?

L'accent est mis sur de petites actions du quotidien qui rendent la vie plus supportable : June peut voir sa fille grâce à Waterford et s'enfuir grâce à Nick. Elle gagne également un semblant d'émancipation dans l'épisode *Women's Work* (dont nous reparlerons) grâce à Serena Joy, qui lui permet de travailler. Alors que le vrai défi aurait été de montrer les femmes se réunir pour lutter – parce que la seule véritable puissance d'un groupe social opprimé se trouve dans la lutte collective – la série se centre sur l'expérience individuelle. Les privilèges qu'obtient June sont tous donnés par les dominants eux-mêmes, et ne lui permettent aucune émancipation réelle. Ils ne font au contraire que renforcer un peu plus son statut de dominée, qui ne peut obtenir sa liberté que grâce à ceux qui l'exploitent. L'alliance des Servantes, l'émergence d'une réelle conscience de classe, aurait permis de subvertir cet état de fait. Mais *La Servante écarlate* reste obstinément centrée sur l'expérience individuelle, sans jamais explorer les multiples richesses du groupe. Se révèle alors le profond libéralisme de la série, non seulement opposée à l'idée même de groupe social, mais aussi à toute forme de révolte féministe.

LA RÉVOLUTION, VOILÀ L'ENNEMIE !

En effet, toutes les actions violentes provoquées par les Servantes elles-mêmes sont montrées comme sans conséquences réelles, voir inutiles. L'exemple le plus probant est sans doute le traitement de l'attaque à la bombe de l'épisode *First Blood*. Une Servante seule, Deglen, provoque un attentat lors d'une réunion d'importants dignitaires de Gilead, causant plusieurs morts. Enfin, se dit la spectatrice pleine d'espoir, le jour de gloire est arrivé. Mais alors que nous attendions l'étendard sanglant, l'attaque n'a finalement aucune conséquence sur le déroulement de l'intrigue. Chacun rentre chez soi, et le Commandant Waterford (immonde tyran s'il en est) n'est que superficiellement blessé. Gilead ne semble souffrir d'aucune séquelle pérenne. La seule action un tant soit peu révolutionnaire est le fait d'une femme seule et isolée. Preuve que Bruce Miller ne comprend pas – et ne comprendra hélas sans doute jamais – ce que signifie véritablement l'acte révolutionnaire. Même dans les moments de violence, la révolte est toujours solitaire, parce que le pouvoir du groupe (le pouvoir des femmes entre elles) n'est jamais une option. Et on devine sans peine que ce n'est pas une leçon de marxisme cachée : la non-conscience de classe des femmes n'est pas la cause de leur échec. La révolte ne peut qu'être individuelle parce que l'individualisme est le seul mode de pensée imaginable et viable. Et elle est, forcément, inutile : comme le disent si bien les libéraux, la violence ne résout rien.

Un autre exemple peut étayer cet argumentaire : dans la saison 1, Emily, une Servante, vole une voiture et renverse un Gardien (les Gardiens sont des sortes d'hybrides entre la BAC et des vigiles ultraviolents), le tuant sur le coup. Cet acte de révolte désespérée, qui pourrait être porteur d'espoir et semer d'autres graines de violence, est présenté comme faisant plus de mal que de bien. En effet, Emily est envoyée aux Colonies, où les femmes manipulent des déchets radioactifs jusqu'à leur mort. Les seuls effets tangibles que cet acte provoque sont l'exil, puis l'agonie d'Emily. La hiérarchie gilealdienne, l'ordre établi ne sont pas ébranlés, et les Servantes elles-mêmes ne semblent pas touchées. Nulle n'en parle, et toutes continuent leur vie comme si rien ne s'était passé. Il est difficile de ne pas bondir devant aussi peu de solidarité. Mais là encore, le message est clair : révolte et révolution sont inutiles, sans effet. La violence des dominées, même si elle est légitime, n'est qu'un coup d'épée dans l'eau.

Ce sont les épisodes *After* et *Women's Work* qui nous indiquent le mieux comment s'opère le changement social selon Bruce Miller. Il n'est pas provoqué par la révolution mais bien par une libéralisation progressive de la société – à la manière de l'URSS dans les années 1970-1980. Dans ces épisodes, le Commandant Waterford est à l'hôpital à la suite de l'attentat précédemment cité. June et Serena Joy s'allient alors (mais la première reste toujours, évidemment, sous l'autorité de la seconde) et remplacent Waterford dans la gestion de certaines affaires politiques du pays. Les dernières secondes de l'épisode *After* sont particulièrement intéressantes : on voit June saisir le stylo que lui tend Serena Joy, une lueur de triomphe dans les yeux. Gros plan sur son visage triomphant et musique emphatique renforcent l'idée que nous assistons à une véritable scène d'émancipation. Cette scène est indubitablement symptomatique de l'idéologie libérale : l'émancipation des dominées se fait par le travail (et non par la révolution, Deglen aurait dû le comprendre avant de perdre la vie), et elle est toujours du fait des dominants eux-mêmes, qui *autorisent* ladite émancipation. Serena Joy est dans ces épisodes présentée comme une alliée de June. Pourtant, elle est complice des viols ritualisés qu'elle subit tous les mois et est présentée comme l'une des têtes pensantes du régime de Gilead qui l'a réduite en esclavage. Pour une alliée, c'est un peu fort de café. Mais elle ne peut qu'être "gentille" puisqu'elle permet à June une relative et courte ascension sociale : elle la fait momentanément passer de l'esclavage sexuel à l'esclavage tout court – vous ne vous imaginiez pas qu'en plus, June allait être payée !



*Travailler pour les dominants,
ce vecteur d'émancipation*

Le travail est ici posé comme le seul vecteur d'émancipation possible pour les femmes, alors qu'il est historiquement lié à l'exploitation capitaliste, et ne peut être envisagé ici autrement que sous ce prisme. De plus, ces scènes réaffirment l'idée déjà présente dans la série que la liberté n'est pas une chose qu'on revendique, mais un privilège accordé par les dominants. On devine alors sans peine comment finira Gilead : non pas brûlé sous les flammes des femmes en colère, mais progressivement libéralisé par les dominants eux-mêmes, qui engageront pour plus de commodité leurs esclaves à leur service.

Cette analyse ne fait que renforcer ce que nous savions instinctivement déjà : la série de Bruce Miller est un étendard du féminisme libéral. On ne sait si on doit rire ou pleurer devant un tel oubli de l'histoire du féminisme. On pourrait demander à Bruce Miller à quel moment dans l'histoire les femmes ont acquis leurs droits grâce à la mansuétude de quelques hommes gentils. On aimerait aussi lui dire que pour chaque avancée démocratique, il y a eu des bombes, des trains qui déraillent, des manifestations. Que derrière toute *loi démocratique* d'un Parlement d'hommes riches, il y a la lutte des classes.

LES FEMMES, CES VENTRES SUR PATTES

La série n'affronte jamais le problème que pose le fait de porter un enfant non désiré. Pourtant, l'imposition d'une grossesse à des femmes qui n'en veulent pas est au centre de l'intrigue : les femmes fertiles sont violées à répétition jusqu'à tomber enceintes, et doivent porter l'enfant de leur violeur. Affleure un premier problème : toutes les Servantes aiment leur enfant né d'un viol. Cette maternité violente, assimilable à de la torture à la fois physique et psychologique, n'est jamais questionnée, jamais nommée comme telle. Au contraire, elle est présentée comme un havre d'amour et de paix pour les Servantes, qui aiment toujours inconditionnellement leur enfant. Pourquoi mènent-elles toutes leur grossesse à terme ? Pourquoi sont-elles si réjouies par leur accouchement et par la présence de leur enfant ? Les Servantes sont des ventres, violées rituellement et forcées de porter les fruits de ces viols. D'où vient alors l'amour qu'elles portent auxdits fruits ?

La maternité, que ce soit celle de Janine ou celle de June elle-même, est présentée comme naturellement, biologiquement porteuse d'amour et de joie. Dans la 2^e saison de *La Servante écarlate*, si le viol est problématisé, la grossesse qui en découle ne l'est jamais. Elle est toujours une bénédiction, parce qu'elle correspond finalement à la vraie nature des femmes. Les Servantes devraient haïr leur grossesse et leur maternité, qui sont directement vecteurs d'oppression, mais elles continuent pourtant de les glorifier. *The Handmaid's Tale* n'est donc pas seulement une série libérale, elle est aussi profondément essentialiste et biologisante dans son traitement de la maternité. Elle évacue totalement la question pourtant centrale de la grossesse qui découle d'un viol – et ne peut donc pas traiter correctement la question du viol lui-même.

L'exemple le plus criant est sans doute celui de Janine. Violée par le Commandant Putnam, homme violent et sadique, et par sa femme Naomi, elle éprouve pourtant un amour profond pour sa fille Charlotte. Leurs liens sont d'ailleurs si forts – alors qu'elles ne se sont côtoyées que quelques jours avant le sevrage du bébé – que Janine parvient, par sa seule présence maternelle, à sauver Charlotte de la mort. En effet, dans l'épisode *Smart Power*, Charlotte est atteinte d'une maladie infantile que personne ne parvient à soigner. Seuls l'amour et la présence de sa mère biologique parviennent à la guérir – mère biologique qu'elle n'a connue que quelques jours. L'amour maternel est non seulement présenté comme allant de soi, biologique, mais également comme un remède presque divin. On retrouve ici l'idée essentialiste de l'instinct maternel : Janine sait instinctivement comment guérir sa fille. L'image de Janine habillée de blanc, à l'hôpital, tenant sa fille dans ses bras, entourée d'un halo de lumière, en appelle immédiatement à notre imaginaire marial. La mère, Janine, est à la fois animale et divine, tenant de la lionne qui protège instinctivement ses petits et de la Vierge Marie. Le lien mère-enfant et la maternité elle-même ne sont pas traités comme des produits culturels mais comme à la fois essentiels et quasi-divins.



Il est né, le divin enfant...

Les femmes "libres" subissent le même traitement essentialiste. Dans les flash-backs autour de la vie de June avant l'avènement de la république de Gilead, l'accent est mis sur son couple avec Luke, son mari, et

surtout sur son expérience de la maternité. Rien ne nous est épargné : sa grossesse, son accouchement, le lien qu'elle entretient avec sa fille... Avant d'être une femme, un individu libre et doté d'une conscience, June est d'abord une mère. Les flashbacks l'affirment avec force, et la fin de la saison 2 le confirme avec une force plus grande encore. En effet, si June choisit de rester à Gilead, c'est pour retrouver sa fille Hannah, abandonnée à des sympathisants du régime. Le camarade Miller dit d'ailleurs, à propos du final de la saison, que « June reste parce que c'est une mère ». June n'est pas une individuue, une être humaine, c'est une mère. Rien de plus, rien de moins. Elle n'est pas motivée par la révolte, mais seulement par l'amour qu'elle porte à sa fille. Son seul moteur est la maternité – à l'image d'ailleurs de la plupart des autres personnages féminins de la série.

Serena Joy est aussi essentialisée que les autres. Autrefois femme politique importante, elle concède tous ses privilèges et accepte de devenir une femme au foyer pour se conformer aux exigences de Gilead. Elle est présentée comme une femme intelligente et volontiers manipulatrice, puissante, très bonne politicienne (au point qu'elle a d'ailleurs l'ascendant sur son mari lorsqu'il est question de politique). Serena Joy n'est jamais présentée comme manipulable. En voyant l'évolution de son personnage, de leader politique dans les flashbacks à femme au foyer soumise à son mari, on s'interroge dès la saison 1 sur les raisons de cette abdication. Serena Joy a-t-elle été forcée de devenir une Epouse ? Était-ce par conviction profonde ? Dans la saison 1, ces interrogations ne sont pas éclairées. Il faut attendre l'épisode *Holly*, antépénultième épisode de la saison 2, pour comprendre les motivations de Serena. Les Waterford recherchent June, enceinte de leur enfant, qui s'est enfuie de nouveau. En la recherchant, ils se disputent, Serena accusant son mari d'avoir causé leur perte en laissant une fois de plus leur Servante s'enfuir. Elle conclut sa diatribe en lui disant : « J'ai tout abandonné pour toi. Je voulais juste un bébé. » Ici, le « tout » désigne sa vie d'avant, ses droits et ses privilèges. Serena Joy s'est donc réduite elle-même en esclavage pour avoir un enfant. Outre le problème que pose l'idée (nauséabonde) d'une femme se réduisant volontairement en esclavage, on ne peut imaginer cause plus misogyne. Seule une femme peut en effet penser qu'être mère est plus important qu'être libre. L'essence de Serena (la maternité) est plus forte que ses aspirations, ses ambitions ou ses convictions politiques. Personnage complexe, parce qu'à la fois dominée et dominante, élevée dans la hiérarchie sociale mais à la merci de son mari, elle est tout bonnement réduite à son instinct maternel. Et cette réduction est présentée comme allant de soi, parce qu'il est bien connu que la biologie ne peut être discutée.



« J'ai sacrifié tous mes droits. Je voulais juste obéir à ma nature profonde de mère. »

Il est alarmant de constater qu'une série qu'on présente comme féministe soit à ce point essentialiste. Si vous cherchiez dans *La Servante écarlate* un réel questionnement de la maternité comme processus d'aliénation, passez votre chemin. Si vous vouliez y voir des personnages féminins complexes aux motivations complexes, passez votre chemin également.

LES LESBIENNES INVISIBLES

L'invisibilisation des personnages de femmes lesbiennes marque tout particulièrement le fossé entre la saison 1 et la saison 2. Dans la saison 1, deux protagonistes sont présentées comme gaies : Moira et Emily. Moira est la meilleure amie de June. Déjà politisée avant le coup d'Etat de Gilead, elle s'engage dès le début contre le régime.

Elle est ensuite capturée et envoyée dans le Centre Rouge pour y être formée à devenir une Servante. Elle orchestre alors son évasion ainsi que celle de June, avant d'être capturée de nouveau et forcée de se prostituer au bordel de Jezebel. La Moira de la saison 1 est un personnage fort : elle possède une forte personnalité, n'hésite pas à s'opposer à l'autorité et à prendre des risques. Elle est également dans une position de protection et de mentoring vis-à-vis de June, qu'elle aide par exemple à s'échapper du Centre Rouge. Son homosexualité n'est pas passée sous silence, mais n'est pas non plus un ressort de l'intrigue. C'est une véritable bouffée d'air frais, et l'interprétation de la fantastique Samira Wiley (qui a notamment joué dans *Orange Is The New Black*) n'y est pas pour rien. On attend, dans la saison 2, un développement plus ample encore de ce personnage très intéressant.

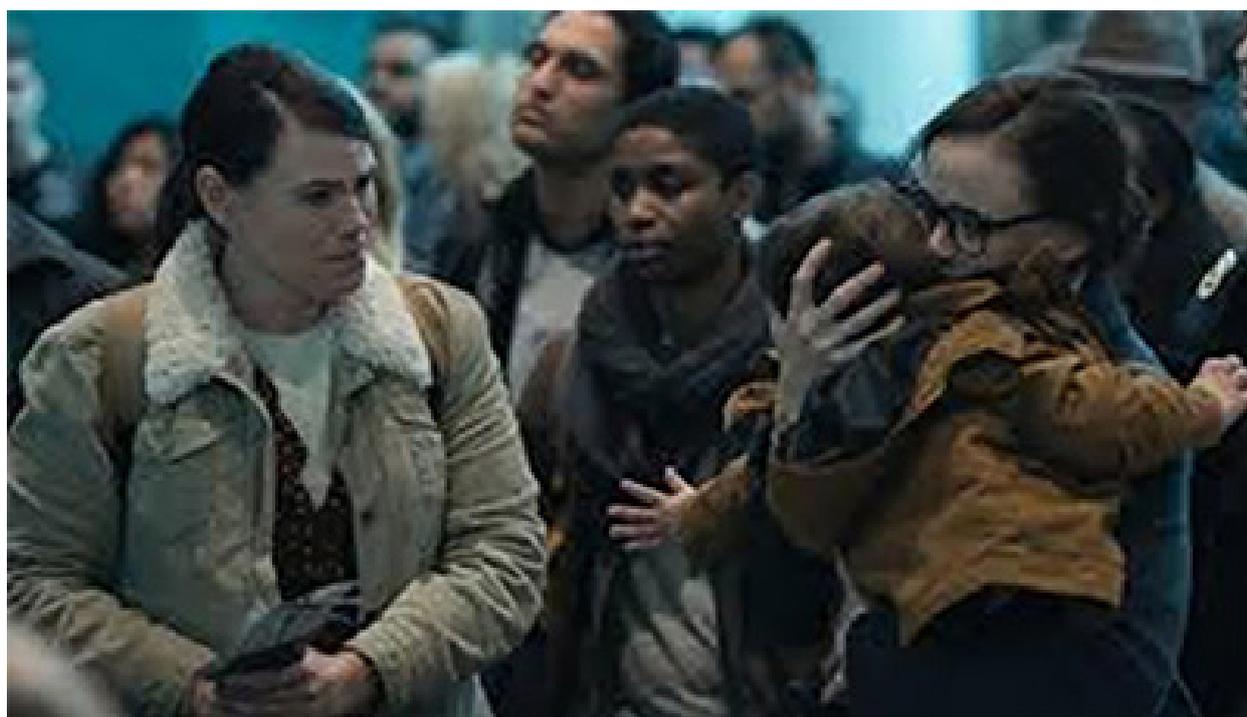
Pourtant, on comprend vite en regardant la saison 2 qu'il n'en sera rien. Dans l'épisode *Baggage*, elle parvient à s'enfuir au Canada, et n'a plus par la suite aucune influence sur le déroulement de l'intrigue. Elle est réduite à un rôle de personnage secondaire, tout juste bonne à aider Luke, le mari de June, à rechercher sa femme restée à Gilead. Quelques scènes nous montrent sa vie au Canada, où elle travaille dans un centre d'accueil des réfugiés, mais sans que son personnage ne soit plus développé. Elle est subordonnée à Luke, qui devient le principal moteur de l'action au Canada. Dans l'épisode *Smart Power*, Nick, le chauffeur des Waterford, parvient à faire passer au Canada des lettres de Servantes racontant l'enfer qu'elles traversent. C'est intéressant de noter qu'il confie ces lettres non à Moira, pourtant ex-Servante, mais à Luke, le mari de June, qui n'a aucune expérience de Gilead. Dans la résistance active au régime, c'est donc les hommes hétérosexuels qui ont le dessus, et laissent Moira, pourtant beaucoup plus au fait des enjeux politiques, sur le banc de touche. Luke, parce qu'il est un homme et le mari de June, est mis de facto en position de force. Le champ est libre pour que les hétéros organisent la Résistance.



Moira, condamnée à faire de la figuration

Le personnage d'Emily est un autre exemple particulièrement criant de cette invisibilisation progressive. Dans la saison 1, elle est celle qui initie June à la Résistance. Professeure d'université, mariée à une femme et mère d'un petit garçon, elle est réduite en esclavage par Gilead et devient une Servante, Deglen. Elle est dans la saison 1 très engagée dans un groupe de résistants, Mayday, et c'est elle qui donne à June le goût de la révolte. Mais dès le début de la saison 2, elle est envoyée aux Colonies, puis atterrit chez un Commandant particulièrement sadique. Elle va en somme de tortures en tortures. Son personnage n'apparaît à l'écran qu'en position de souffrance. Si elle est la seule à se rebeller violemment contre le régime – elle tue un Gardien, frappe le Commandant qui la violait, empoisonne une Epouse aux Colonies parce qu'elle la considère comme complice des viols des Servantes – ses actions n'ont aucun impact sur l'intrigue. Emily est pourtant une femme forte et courageuse, habitée par l'espoir de voir Gilead tomber, mais elle n'est encore une fois dépositaire d'aucune véritable puissance d'agir, à la différence de Nick, qui parvient à faire évader June à deux reprises. Elle est réduite au background, condamnée à aller d'horreurs en horreurs sans jamais agir réellement. Les seuls personnages dépositaires d'une véritable puissance d'agir sont Nick (un homme hétérosexuel, très attaché à l'idée de famille et niatement protecteur) et June, l'héroïne. Les personnages de femmes lesbiennes sont donc au mieux invisibilisées, au pire de perpétuels objets de torture. L'invisibilisation de l'homoparentalité est un autre symptôme de l'homophobie latente de la série. En effet, si comme le dit le site féministe libéral *Madmoizelle.com*, « *La Servante écarlate* est

une série sur la maternité sous toutes ses formes », comment se fait-il qu'aucun flashback ne présente la vie de famille d'Emily ? Sa femme et son fils ne sont présents que dans une seule scène de la saison 1, où ils tentent de fuir au Canada et où Emily est séparée d'eux à l'aéroport. Elle ne peut pas suivre sa femme car elle n'est plus légalement considérée comme mariée à elle – et n'est donc plus légalement considérée comme la mère de son fils. Mais après cette scène, qui montre l'iniquité du régime de Gilead, ils ne réapparaissent plus jamais à l'écran. Ils s'évanouissent tout bonnement de l'histoire, qui se concentre sur les multiples souffrances d'Emily. Étrangement, les familles hétéroparentales (Luke, June et leur fille, Nick et June, les Waterford) sont au centre de l'intrigue, et l'accent est mis sur l'amour maternel des femmes hétérosexuelles. L'absence de développement, voire la suppression de la seule famille non-normée de l'histoire n'est évidemment pas un hasard. Comme si Emily, parce que lesbienne, ne pouvait pas véritablement être mère. Comme si sa famille, parce que formée autour d'un couple homosexuel, n'avait ni poids ni importance. Dans une série essentialiste centrée autour de la maternité, la disparition brusque de la seule famille homoparentale en dit long sur la conception qu'ont les *showrunners* d'un modèle familial viable.

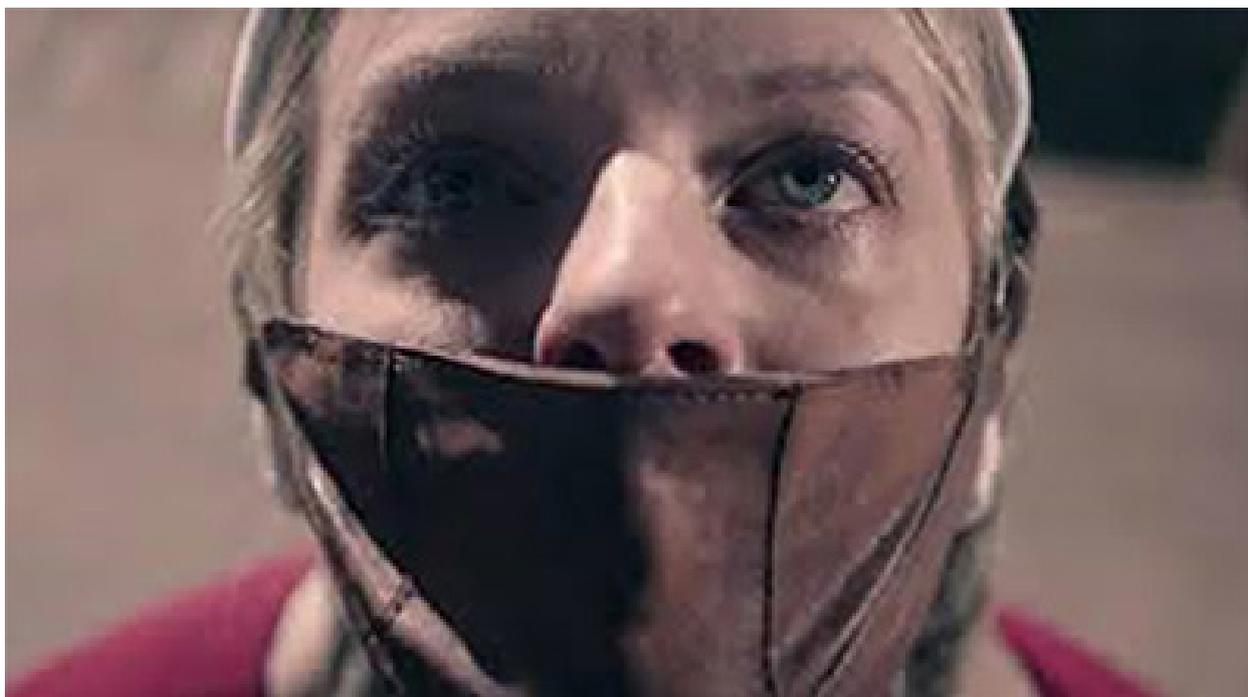


Mais où est donc passée la famille d'Emily ?

REGARDE LES FEMMES SAIGNER : SADISME ET ESTHÉTISATION DE LA VIOLENCE

L'objectif ici est de montrer comment la saison 2 se construit sur des procédés horribles, et devient progressivement sadique et dépourvue de toute empathie pour les protagonistes. D'abord, toutes les tentatives de fuite des personnages se soldent par des échecs : June au début et à la fin de la saison, Eden (la femme de Nick) et son amant Isaac dans l'épisode *Postpartum...* June, tout particulièrement, est toujours rattrapée lorsqu'elle s'enfuit. Au-delà de provoquer une profonde frustration chez la spectatrice, ces échecs à répétition constituent un procédé horrible, semblable à celui utilisé dans les films d'horreur. Le spectateur sait que la jeune fille va être capturée par le monstre, et le plaisir sadique qu'il éprouve découle de l'attente provoquée par la fuite. De même, on sait que June va être capturée de nouveau. C'est comme si ces courtes ruptures, ces brèves étincelles de liberté étaient là pour rendre l'horreur encore plus efficace. La série devient une perpétuelle chasse à l'homme (ou plutôt chasse à la femme), et ne se place jamais du côté de la Servante. Ce que la série cherche à provoquer, c'est le plaisir sadique du spectateur qui brûle de voir la proie de nouveau en cage. L'insistance sur la souffrance de June, sur sa fragilité – comme dans l'épisode *Holly* où June, pendant sa fuite, est filmée en plan d'ensemble, robe rouge dans la neige blanche, ou les interminables gros plans sur son visage en souffrance. Il en va de même pour les révoltes successives d'Emily, tentatives vaines (elle ne provoquent rien de tangible) qui se soldent toutes par des tortures de plus en plus violentes : elle est d'abord excisée, puis envoyée aux Colonies. Ce procédé horrible place la Servante en position d'éternelle proie, et le spectateur voyeur peut ainsi se réjouir de sa souffrance. Et la spectatrice féministe, qui désire plus que tout l'émancipation de l'héroïne, en devient malade de frustration.

La saison 2 n'est qu'une interminable suite de sévices. June est torturée psychologiquement (on lui fait croire à son exécution), Emily est excisée puis envoyée aux Colonies, Deglen se fait trancher la langue, les Servantes se font brûler les mains pour avoir défendu Janine, Serena Joy est battue par son mari... Si dans la saison 1 ces sévices avaient un rôle légitime dans l'intrigue, qui était de montrer l'horreur du régime de Gilead, les perpétuelles violences de la saison 2 ne font qu'en rajouter dans l'horreur, gratuitement. La violence de Gilead est déjà connue, déjà démontrée, mais la saison 2 choisit de multiplier les sévices (exclusivement à l'égard des femmes), sans distance et sans que ça n'ait aucun impact sur l'intrigue. La violence à l'égard des femmes est montrée pour elle-même, sans conséquences, injustifiée, existant seulement pour satisfaire le plaisir sadique des réalisateurs et d'hypothétiques spectateurs.



June souffre encore...



... et encore

Ce n'est pas tout. Cette violence est également esthétisée au-delà de toute mesure. On ne compte plus les gros plans insistant sur la souffrance des femmes et les ralentis interminables durant les scènes de torture, souvent accompagnés d'une musique emphatique difficilement supportable. Le viol de June par Fred Waterford dans l'épisode *The Last Ceremony* est interminable, au plus près des corps et ponctué d'une musique si lyrique que la scène en devient insoutenable. De même, on ne compte plus les gros plans sur le visage de June lors des tortures

sans fin qu'elle subit. Il semble que l'esthétique de la série, qui était dans la saison 1 clairement du côté des femmes, n'est plus dans la saison 2 qu'une esthétique de la violence gratuite, un plaisir à filmer la douleur pour elle-même. La série devient alors purement sadique et non plus féministe, puisque l'empathie pour les femmes est inexistante. On pense à des réalisateurs comme Michael Haneke, qui prennent plaisir à filmer la souffrance de leurs personnages. Mais dans *La Servante écarlate*, seules les femmes souffrent, et jamais les hommes ne subissent aucune violence d'aucune sorte. Cette esthétisation est donc clairement misogyne, et d'une misogynie pernicieuse : utiliser un propos féministe pour esthétiser la souffrance des femmes est un procédé particulièrement crasse. C'est également une trahison pour les spectatrices, qui en lieu et place de la série féministe qu'elles attendaient, sont obligées de regarder une longue et insoutenable suite de tortures. On se demande d'ailleurs pourquoi, alors que les actions violentes des Servantes elles-mêmes ne sont jamais valorisées dans la série, les réalisateurs prennent un tel plaisir à filmer la violence des dominants. Apparemment, une femme qui souffre est plus esthétique qu'une femme qui se révolte.

À mon sens, cette trahison est injustifiable : utiliser un propos qu'on qualifie de féministe, et presque unanimement reconnu comme tel, pour satisfaire un plaisir misogyne et sadique ne peut être défendu. La saison 1, qui marchait dans les pas de Margaret Atwood, évitait cet écueil. Mais il semble que Bruce Miller soit à présent en roue libre, tout occupé à satisfaire ses fantasmes hanekiens, en évacuant allègrement toute idée de problématisation de la violence – et donc toute idée de féminisme.

CONCLUSION

Ce qui est navrant, surtout quand on regarde la saison 1, c'est que *La Servante écarlate* aurait pu être une bonne série. Dépeindre un monde dystopique dans le but de pointer les déviations de notre propre société occidentale peut, si c'est bien mené, s'avérer une entreprise intéressante. Mais la saison 2 est injustifiable et révoltante – le pire, sans doute, étant la manière dont elle a été encensée sans distance ni véritable questionnement. Affleure alors une question, plus effrayante encore que la série elle-même : quelle idée du féminisme avons-nous pour porter aux nues de pareilles horreurs ? Il faut que nous soyons bien borné.e.s pour voir en la deuxième saison de *La Servante écarlate*, insulte télévisuelle aux femmes, une fiction au propos révolutionnaire. C'est en cela que cette saison 2 est redoutable : en se posant comme une œuvre féministe, elle se départit de toute véritable problématisation. Le monde qu'elle dépeint est d'une horreur si marquée qu'il camoufle

presque efficacement l'idéologie nauséabonde que la série véhicule, au grand malheur de la spectatrice. Une série qui veut filmer le malheur des femmes ne peut être mauvaise, non ?

Cessons alors de filmer le malheur des femmes. Cessons de nous goberger de leur souffrance. Et cessons, par pitié, d'y voir du féminisme. La République de Gilead a grand besoin d'un peu de ménage.

Juliet Monnain est en 3e année de licence de lettres modernes / philosophie à l'université de Strasbourg. Féministe de tendance matérialiste, elle aime le cinéma, les séries et la pop culture. Elle projette un mémoire de master sur la théorie critique et l'École de Francfort. Dans le champ des *cultural studies*, elle s'intéresse en particulier à l'œuvre d'Edward Said, le théoricien de l'orientalisme.